Contes et Nouvelles

JULIETTE

Elle n'était pas une rosiere ordinaire. On l'eut dit inventée par des enfants, au hasard des jeux et des rondes. Elle gambadait entre des colzas bouillonnants, pénétrait peu à peu dans la cathédrale herbeuse, se prélassait sous des arbres qui la recouvraient de leur ombre, traversait deux villages, et, à l'essoufle du troisieme, faisait un coude qu'on n'eut pas trouvé plus rusé que, souriant : un pigeonnier à gauche, un ru à droite sous un pont de pierre pareil à un banc ; puis, au milieu d'une petite place discrète comme une cour et d'où la route s'échappait en tournant, une fontaine qui coulait nuit et jour, et sur le rebord du bassin, deux bras blancs. Deux bras jeunes, deux bras ronds qui lavaient, battaient le linge et le rinçaient de leur ardeur : c'étaient les bras de Juliette.

Tous les hommes la connaissaient, parce qu'ils avaient tous logé quelque temps depuis les lignes et qu'ils étaient sûrs, avec elle, d'avoir du linge bien propre et bien plié. Hiver comme été, Juliette travaillait à la fontaine. Le matin, l'entendait-on, elle chantait, sonnait les heures ou bavarder dans les coins. Le père [illegible] du village. La mère reprisait les chaussettes, recousait les boutons, préparait le repas et la note de chaque client, qu'elle collait au-dessus les pots de tisane.

La guerre dura, mais la vue de Juliette est une belle récompense pour ceux qui descendent, un beau souvenir pour ceux qui remontent. Bonjour, Juliette ! Au revoir, Juliette ! Les rangs se chaussent devant la fontaine ; la marche s'ébranle, on repart en courant pour rattraper les autres : pourrait-on passer là sans adresser un mot à deux bras blancs qui sont jeunes, et à une petite bouche qui sourit ?

Les bras de Juliette sont bien fournis ; elle a la taille souple, le visage frais, des cheveux plus qu'elle ramène en arrière de ses doigts mouillés ; elle a seize ans ; elle s'ennuie, car elle est fiere, mais elle est gaie. Marthe, la fille qui garde champagne, profite toutefois des occasions : elle a des rideaux de tulle à ses chambres, porte des talons hauts et des bas de soie, et se met du rouge aux lèvres. Céline, la couturière, a pour amants un capitaine d'artillerie qui lui fait boire du champagne, et l'ordonnance qui rince les verres. Mathilde ne choisit plus. Juliette aussi a eu son histoire, car un obus de seize tire ne réussit pas à certaines opérations nécessitant le sol près d'une base, lorsque le canon gronde au loin. Mais la guerre va plus à changer les hommes de place, et la 37e division est partie du côté d'Arras.

Juliette continue donc à laver ; elle cause, elle s'amuse de laver, avec ceux qui passent, avec ceux qui viennent faire boire leurs chevaux, avec les territoriaux qui empierrent la route et trempent dans le bassin l'enveloppe de leurs bidons. Elle ne compte plus le temps d'après les mois, mais d'après le séjour des troupes, car elle a la mémoire des chiffres ; ce mois de juin n'est pour elle que le « repos » du 151e d'infanterie. Quand elle a fini de laver le linge, elle se lave les mains : le savon encrasse avec longueur.

Juste en face de l'ancien asile, transformé en infirmerie, et depuis que le 7/15 a relevé la 37e, la petite place a changé d'aspect, car le médecin-chef permet aux convalescents de s'asseoir devant la porte, le jardin étant réservé aux officiers. Tous les jours, vers onze heures, les blessés s'alignent, au soleil : un crâne, un genou, trois fractures et un éclat, c'est-à-dire, pour Juliette, une tête emmaillotée, un homme qu'on amène dans un fauteuil roulant, une jambe de béquilles, deux bras en écharpe, plus quelques-uns qui n'ont plus de pansement. Ferdinand (c'est son nom) n'est pas chanceux : il n'a jamais pu être blessé sérieusement. Il autre matin, on lui a extrait du mollet un méchant éclat, un « filou », qu'il a « balancé » aussitôt, pour ne pas avoir à le montrer. Il espère néanmoins une convalescence, car il en est à sa cinquieme blessure et les majors sont généreux, mais il se demande d'autre part s'il n'aurait pas avantage à retourner directement au 151e, Juliette étant un spectacle dont il ne peut plus se passer.

Ferdinand est grand ; il a une encolure de taureau ; il vèchire un jeu de cinquante-deux cartes entre le pouce et l'index, mais il ne sait pas compter, surtout à une femme. De onze heures à midi, et de six à huit, il ne quitte pas des yeux Juliette, qui s'en est aperçue dès le premier jour. Les autres aussi le regardent, mais elle ne les regarde pas qu'elle, et ils ne se gênent pas pour lui parler : « On lave donc encore ? Croyez-vous qu'on aura la guerre ? — Quand-c'est que vous nous marierons ? » Falgoux, lui, lui dit rien. Il ne voit que Juliette ; il voudrait l'embrasser, l'emporter, la serrer aux poignets. De temps en temps, il pousse un soupir. Il a toujours son appétit, mais il ne fait pas de trouble, et quand il est couché, il poursuit Juliette au plafond.

Sur les conseils de son voisin, — un R. A. T., blessé en allant porter la soupe à une batterie avancée, — il s'est décidé à lui écrire. Il a choisi une carte postale en couleurs, où l'on voit sur un fond pailleté d'argent une hirondelle bleue ayant au bec une enveloppe, dans laquelle est pliée en quatre une feuille grande comme un timbre : « Venez ce soir à sept heures dans le sentier derrière l'ambulance. Quelqu'un qui vous porte affection. » C'est le vieil R. A. T. qui se remis lui-même le message à la destinataire.

Falgoux traverse avec précautions le jardin « des officiers ». Il cueille une rose et la met dans sa poche, où il maintient, de sa main droite, l'écartement convenable. Personne ne le voit : les majors sont à la popote. Il arrive à la porte qui donne sur le sentier. Il sort, fait quelques pas, tourne à gauche, sur la route, et là-bas, au coude, il aperçoit une silhouette blanche qui se dirige vers lui. C'est bien Juliette ! Il trouve d'un mètre à sa rencontre. Il fait sa révérence, porte des talons hauts et des bas de soie, et se met du rouge aux lèvres. Céline, la couturière, a pour amants un capitaine d'artillerie qui lui fait boire du champagne, et l'ordonnance qui rince les verres. Mathilde ne choisit plus. Juliette aussi a eu son histoire, car un obus de seize tire ne réussit pas à certaines opérations nécessitant le sol près d'une base, lorsque le canon gronde au loin. Mais la guerre va plus à changer les hommes de place, et la 37e division est partie du côté d'Arras.

Juliette continue donc à laver ; elle cause, elle s'amuse de laver, avec ceux qui passent, avec ceux qui viennent faire boire leurs chevaux, avec les territoriaux qui empierrent la route et trempent dans le bassin l'enveloppe de leurs bidons. Elle ne compte plus le temps d'après les mois, mais d'après le séjour des troupes, car elle a la mémoire des chiffres ; ce mois de juin n'est pour elle que le « repos » du 151e d'infanterie. Quand elle a fini de laver le linge, elle se lave les mains : le savon encrasse avec longueur.

Juste en face de l'ancien asile, transformé en infirmerie, et depuis que le 7/15 a relevé la 37e, la petite place a changé d'aspect, car le médecin-chef permet aux convalescents de s'asseoir devant la porte, le jardin étant réservé aux officiers. Tous les jours, vers onze heures, les blessés s'alignent, au soleil : un crâne, un genou, trois fractures et un éclat, c'est-à-dire, pour Juliette, une tête emmaillotée, un homme qu'on amène dans un fauteuil roulant, une jambe de béquilles, deux bras en écharpe, plus quelques-uns qui n'ont plus de pansement. Ferdinand (c'est son nom) n'est pas chanceux : il n'a jamais pu être blessé sérieusement. L'autre matin, on lui a extrait du mollet un méchant éclat, un « filou », qu'il a « balancé » aussitôt, pour ne pas avoir à le montrer. Il espère néanmoins une convalescence, car il en est à sa cinquieme blessure et les majors sont généreux, mais il se demande d'autre part s'il n'aurait pas avantage à retourner directement au 151e, Juliette étant un spectacle dont il ne peut plus se passer.

Falgoux est grand ; il a une encolure de taureau ; il vèchire un jeu de cinquante-deux cartes entre le pouce et l'index, mais il ne sait pas compter, surtout à une femme. De onze heures à midi, et de six à huit, il ne quitte pas des yeux Juliette, qui s'en est aperçue dès le premier jour. Les autres aussi le regardent, mais elle ne les regarde pas qu'elle, et ils ne se gênent pas pour lui parler : « On lave donc encore ? Croyez-vous qu'on aura la guerre ? — Quand-c'est que vous nous marierons ? » Falgoux, lui, ne